

mais il échappa à la mort. Quant au marquis, il mourut quarante-huit heures après dans des souffrances atroces, non sans avoir rempli ses derniers devoirs religieux, car il manda un prêtre qui l'assistait jusqu'à son dernier moment.

E. Duchiron.

L'ENJEU DU GUICOWAR

Le Guicowar de Baroda était un prince

encore puissant, quand il fut déposé par l'Angleterre qui lui donna, voilà déjà cinq ou six ans, un enfant pour successeur. Ce nom ou plutôt ce titre de Guicowar fut porté par tous les rois de sa dynastie, ce qui signifie « gardien de vaches ».

Le chef de la race était en effet un simple père qui s'éleva, par son courage et ses talents au rang suprême, vers le commencement du dix-huitième siècle, et tous ses descendants tinrent à honneur de s'appeler Guicowar, comme on porte un titre de gloire.

Il furent pour la plupart des rois de grande valeur, dont la nation anglaise se fit soigneusement des alliés tant qu'elle les redouta ; mais dès qu'elle crut n'avoir plus à s'inquiéter d'un pareil voisinage, elle s'écrasa brutalement celui qui se croyait et voulait encore être indépendant.

Ce ne fut pas long. Quelques lignes dans les journaux apprirent la chose à l'Europe qui connut peut-être, du même coup l'existence de ce roi, et sa chute. On fit ça et là quelques articles dont personne au monde ne se souvient, et tout fut dit.

C'est que vraiment ce prince n'était pas extraordinairement intéressant. Peut-être eût-il été mieux à sa place derrière un troupeau de ruminants qu'à la tête d'un peuple fier, et n'était-il pas digne d'un autre emploi que celui dont son ancêtre avait fait un titre d'honneur.

Dès les premières années de son règne, il avait montré un goût particulier pour le luxe et l'apparat.

Nulle part, dans l'Inde, un maharajah ne pouvait montrer de plus beaux éléphants, plus richement caparotés. Ses troupes étaient nombreuses, sa cour brillante, ses serviteurs innombrables et rien ne peut donner une idée de la quantité d'animaux qu'on élevait dans ses palais pour les dresser à des combats dont le maître était parculièrement friand.

Toute la vie du monarque n'était qu'une succession de fêtes somptueuses où, sous desquelles on faisait battre tous les animaux possibles, depuis l'éléphant, le rhinocéros et le tigre, jusqu'au pigeon si peu belliqueux pourtant, jusqu'au bulbul, ce délicieux oiseau bleu qui chante comme le rossignol, et qui est joliment les bêtes merveilleuses des rêves de l'opium.

L'homme lui-même servait à ces spectacles d'empereur romain. Le Guicowar avait des lutteurs attirés qu'il entretenait à grands frais et qui venaient se mesurer devant lui aux heures où le jeu n'avait plus le don de réveiller ses nerfs allanous.

Où, le jeu et les combats d'animaux, tels étaient ses passe-temps habituels. Et encore les luttes d'hommes ou d'animaux de toute sorte pouvaient passer pour une variété de jeux, car il pariait avec folie contre l'un ou l'autre des adversaires, sauf, s'il gagnait, à couvrir le vainqueur de pierres précieuses et d'or, quand c'était un homme, à l'accabler de friandises jusqu'à l'indigestion si c'était un éléphant, à lui jeter quelque proie inattendue et prise au hasard parmi ses sujets, si c'était un tigre ou un crocodile.

L'Angleterre qui lui imposait un résident, se serait bien gardée de troubler ses plaisirs. Elle attendait qu'il fût mur pour cueillir ce fruit, qui se détacherait facilement du vieux arbre indien, et le Guicowar vivait heureux, sans soucis, sans remords.

Il est vrai que, parmi les princes qui l'entouraient, plus d'un rêvait la résistance. On s'entretenait parfois dans les palais de Baroda des projets de l'Angleterre, et les nobles Marhattes sentaient le sang leur monter aux yeux et au front, à la pensée qu'ils seraient impuissants le jour où sonnerait l'heure de combattre l'envahisseur détesté.

De là, comme on pense, à se dire que, si un autre plus digne, plus austère, plus vaillant, tenait le sceptre, les choses changeraient vite de face, il n'y avait que la marche naturelle d'une succession d'idées.

Et le jour où cette réflexion fut faite, il est clair qu'entre hommes déterminés, fanatiques de leur pays et de leur liberté, une conspiration devait s'organiser pour mettre à mort l'indigne souverain.

Ce furent deux proches parents du Guicowar qui se décidèrent les premiers à proposer la chose. Comme ils descendaient des anciens rois de Baroda et que leur famille avait été alliée au Mogol, ils exerçaient une influence assez considérable sur les puissants du royaume.

L'un d'eux, Ramah, ayant réuni chez lui les mécontents et voyant que personne n'osait s'exprimer librement, prit la parole, et dans un langage d'une extrême violence, déclara que s'il ne se trouvait pas dans l'assemblée quelques hommes capables de délivrer le pays du monarque efféminé qui le laissait tomber en pourriture, il irait, lui, seul, un poignard à la main, frapper à la poitrine celui dont la vie était une honte.

Ramah représenta les Anglais comme tout prêts à mettre la main sur le royaume. — Un homme à peine arrivé voyant s'apercevoir, dit-il, que dans un an, dans six mois, demain peut-être, le résident anglais prendra définitivement possession de l'Empire, déposera le Guicowar et nous-mêmes. Eh bien ! le Roi ne voit rien, ne devine rien. Pourquoi qu'il soit entouré de Nautchims et de lutteurs, pourquoi que dans les fosses profondes il y ait chaque jour quelque tigre pour lutter contre un rhinocéros, pourquoi que le soir, que la nuit tout entière, il joue le caki, ce jeu des Chinois maudits, que lui importe notre salut et celui de notre pays ! Pour un éléphant plus grand, plus fort que les siens il vendrait Baroda. Mes amis, il faut que ce chef indigne périsse, voulez-vous m'aider à en débarrasser le peuple dont il suce la misère ; voulez-vous enfin mettre à notre tête un homme qui sache un jour résister avec succès à la domination de l'Angleterre ; êtes-vous assez dégoutés de celui qui retient le sceptre pour le massacrer sans pitié, sans remords ?

— Oui ! oui ! oui ! s'écrièrent en même temps tous les conjurés, au nombre de dix.

Ramah, qui passait pour un habile guerrier, Ramah, que les Anglais soupçonnaient d'avoir, en 1837, dirigé contre eux des opérations militaires dans le

royaume d'Oude, et qui en effet y avait déployé quelque talent, Ramah fut proclamé aussitôt chef de la conspiration.

C'était lui décerner d'avance le rang suprême.

De peur de laisser refroidir ses complices, peut-être aussi afin qu'aucun d'eux n'eût le temps de réfléchir et de s'apitoyer combien lui rapporterait la trahison, il dressa un plan dans les vingt-quatre heures, réunit de nouveaux mécontents, le leur exposa et leur demanda s'il pouvait compter sur eux.

— Quel sera, demanda l'un d'eux le jour de l'exécution de vos projets ?

— Aujourd'hui même, répondit Ramah. — Quoi ! déjà ! fit un autre conjuré. — Je ne veux pas donner le temps à l'un ou à l'autre de m'aller vendre, riposta durement le futur roi.

— Mais encore, vos précautions sont-elles bien prises ?

— Admirablement. Le Guicowar n'est jamais entouré de misérables histrions et de femmes perdues. Personne n'osera le défendre. Et d'ailleurs c'est moi, moi, entendez-vous, qui le frapperai de ma main.

Il y eut un silence. Ramah reprit : — Quels sont ceux d'entre vous qui persistent à me donner leur aide dans mon entreprise ?

— Moi ! moi ! moi ! moi ! s'écrièrent en même temps quatre des conjurés. Les cinq autres restèrent muets.

— Ainsi, leur dit Ramah, vous reculez, vous autres.

— Non, répondit sentencieusement l'un d'eux. Mais je trouve, nous trouvons que tu agis bien légèrement, avec une précipitation qui te perdra et nous ne voulons pas nous risquer dans ces conditions. Il y va de nos têtes.

— Il y va aussi de la mienne qui vaut bien les vôtres, répliqua fièrement Ramah, et comme je prends le premier rôle... Du reste, il ne me convient pas de discuter et de perdre mon temps. Vous ne voulez plus être du complot ?

A cette question les cinq conjurés hésitants semblèrent se concerter, mais Ramah n'attendit pas leur réponse.

— Ne parlez pas, ne dites pas un mot. Je ne veux plus d'un concours aussi hésitant que le vôtre.

Et frappant dans ses mains par trois fois à intervalles inégaux, il poussa un petit cri particulier.

A ce signal vingt hommes armés jusqu'aux dents, vinrent se ranger à ses côtés.

— Samy, dit Ramah à celui qu'il commandait, empare-toi de ces cinq hommes et garde les prisonniers, jusqu'à demain. Qu'aucun d'eux ne puisse communiquer avec qui que ce soit au monde.

— Bien, maître.

— Tu m'en réponds sur ta tête ?

— J'en réponds.

Ramah fit un geste et les cinq personnages qui venaient de reculer devant l'aveugle, furent entraînés dans un cachot.

La nuit suivante vers quatre heures du matin, Ramah et ses quatre complices arrivaient sur des chevaux frais devant le grand mur du palais, auprès d'une petite porte qui n'était jamais gardée.

Avec les cinq conjurés était un pauvre diable plus mort que viv, serrurier de son état, qu'on avait attaché à son sommeil et à qui l'on commanda de crocheter ou de faire sauter la serrure et les verrous de la porte.

Pendant que l'ouvrier attaquait l'ouvrage commandé, Ramah donnait l'ordre à Samy, cet officier subalterne que nous avons entrevu et qui l'accompagnait, de ranger soigneusement les chevaux contre la muraille et de telle sorte qu'il ne pût y avoir de désordre au cas où le complot ayant échoué, les conjurés seraient obligés de prendre la fuite.

La porte s'ouvrit.

— Allons, mes amis, dit Ramah résolument.

Et tirant un long poignard dont le fourreau était passé dans une large ceinture de soie, il s'engagea dans le palais dont nul mieux que lui ne connaissait les étages.

Les riches et les princes seuls habitent de telles hauteurs dans certaines parties de l'Inde. Au premier abord cela semble plus qu'étonnant ; mais si l'on réfléchit que sous ces climats torrides on n'aspire un peu d'air, on n'a quelque fraîcheur, et l'on ne sent plus les odeurs affreuses du sol des rues qu'à ces altitudes, on conçoit que le calcul de ces monteurs d'étages n'est pas aussi ridicule qu'il en a l'air.

Les escaliers, grâce auxquels l'on parvient à ces appartements seigneuriaux sont en général très contournés et d'une extrême étroitesse. Ceux qui les ont imaginés et fait construire ont eu en vue, avant tout, la facilité de la défense dans ce pays où le meurtre, les attaques à main armée et le carnage ont été à l'ordre du jour pendant plusieurs siècles.

L'escalier de la demeure royale était admirablement fait à ce point de vue. Un homme seulement y pouvait passer de front et par conséquent un soldat vigoureux y pouvait résister longtemps à toute une troupe d'envahisseurs.

Les pieds nus, comme ses complices, pour ne faire aucun bruit en marchant, Ramah escalada les degrés avec une agilité dont on ne l'aurait pas cru capable à son âge.

Derrière lui, ses quatre amis montaient lestement. Ils arrivèrent ainsi à la porte même de la chambre royale qui était entr'ouverte. Le descendant des rois de Baroda prit un revolver de la main gauche et poussa du pied le vantail.

Une cruelle surprise l'attendait. Au moment même où il allait pénétrer chez le souverain qu'il supposait endormi et dès que la porte fut grande ouverte il aperçut dans l'obscurité reluire des canons de fusils et il distingua un remuement d'hommes.

Puis la voix du Guicowar se fit entendre qui disait :

— Qu'on les prenne tous vivants !

A ces mots, Ramah, fit un bond dans l'escalier, en tirant à lui la porte et murmura :

— Nous sommes trahis. Alerte ! fuyons. Les cinq conjurés dont le complot venait d'échouer si pitoyablement, descendirent comme des ouragans, rencontrèrent un peu avant d'arriver au rez-de-chaussée une poignée d'hommes qui voulaient leur barrer le passage et qu'ils culbutèrent sans coup férir.

Puis ils franchirent la porte que gardait encore le serrurier sous la menace du pistolet de Samy, et sautèrent à cheval.

soldats sortait du palais et venait au devant des cavaliers pour leur couper la retraite.

Le petit groupe de conjurés s'ébranla enfin. Les six fugitifs parurent au galop, Samy en tête. Mais les chevaux n'avaient pas fait six foulées que la selle de Ramah tourna brusquement et celui qui une heure auparavant se voyait déjà roi de Baroda roula dans la poussière.

Samy, averti de l'accident par le cri que poussait son maître en tombant, Samy voulut s'arrêter pour lui porter secours, mais les autres cavaliers fous de peur et sentant à leurs trousses les agents du Guicowar donnèrent de l'épéon à leurs chevaux qui prirent un élan furieux et entraînaient avec eux le cheval de Samy.

Quand celui-ci parvint à se rendre maître de sa bête il était trop tard. Ramah entouré de soldats essayait de vendre chèrement sa vie.

Mais l'ordre du souverain était de le prendre vivant. On se jeta sur lui. En un tour de main il fut renversé, garrotté et transporté dans une salle basse où une vingtaine d'hommes restèrent commis à sa garde.

Il fut convenu que l'aventure finirait mal. Elle finissait mal surtout pour le pauvre diable de serrurier qui fut trouvé à deux pas de la porte, plus mort que vivant, épuigné et amené devant le Guicowar. Celui-ci l'interrogea sommairement et avec un étonnant sang-froid le condamna plus sommairement encore au supplice de l'éléphant.

Séance tenante le malheureux ouvrier fut conduit sur la grande place de Baroda et l'éléphant-bourreau fut amené.

C'était un animal gigantesque, doux comme un mouton et qu'on avait dressé à remplir pour certaines condamnations spéciales le rôle d'exécuteur des hautes œuvres.

Il avait le corps peint d'arabesques assez originales, mais sa trompe et ses jambes étaient enduites d'une couleur rouge, très éclatante.

L'intelligent animal fixa sur le patient son petit œil sympathique et sembla exprimer un sentiment de pitié, puis il se laissa faire. On passa une corde solide à la ceinture du serrurier, et les extrémités de cette corde furent attachées à un anneau que l'éléphant portait au pied de derrière.

A un signal donné par son cornac, le pachyderme partit au trot. Tout d'abord le condamné suivit assez facilement la redoutable bête. Mais l'allure de l'éléphant devenait plus rapide à chaque instant et l'homme perdant peu à peu la respiration, il lui fallut renoncer à courir.

Et naturellement il tomba.

Ce fut alors que commença l'horreur du supplice. Allant toujours devant lui, l'éléphant traînait sans avoir l'air de s'en douter, ce corps humain attaché à sa jambe. Chaque pas du monstrueux bourreau était une déchirure, une contusion, une horrible souffrance. Parfois c'était la tête qui frappait les bornes au coin des rues, parfois les pieds s'enchevêtraient dans des amas de bambous déposés devant les maisons. Et l'éléphant inconscient allait son trot régulier, dénichant cet être vivant, laissant une traînée sanglante derrière lui.

D'abord le condamné poussa des cris aigus, lamentables. A deux ou trois reprises même il sembla vouloir se relever pour se révolter contre son injuste sort.

Mais il n'en eut ni le temps ni la force. Bientôt ses plaintes devinrent moins bruyantes. On n'entendait plus de temps à autre qu'un « sourd grognement, quelque chose comme l'expression d'une douleur résignée.

Et l'éléphant allait toujours, parcourant les rues de la ville, traversant les carrefours et les places.

A plusieurs reprises on put constater que le malheureux patient était évanoui. Une fois on le crut mort. C'est étonnant pour lui le plus heureux des dénouements. Mais non, elle avait l'âmesolidairement soudée au corps, cette infortunée victime de l'ambition des grands seigneurs de son pays.

Une heure entière il fut ainsi traîné à travers une foule qui du reste, selon l'usage de toutes les foules l'accablait d'invectives, sans même savoir quel était son crime.

Puis l'éléphant étant arrivé sur la place d'où il était parti, s'arrêta juste devant une assez grosse pierre en forme de fut, qui lui montait jusqu'au genou, et dont la table était extrêmement polie.

Alors on détacha le patient dont les membres s'agitèrent en soubresauts involontaires, on le transporta près de la pierre devant laquelle on lui donna la posture d'un homme agenouillé. Puis on lui plaça la tête sur le sommet de la pierre, l'éléphant sur un mot de son conducteur, mit son énorme pied sur le crâne du misérable et l'écrasa. On entendit un craquement horrible, le sang jaillit de toutes parts, la cervelle coula de chaque côté du fût tronqué et tout fut dit.

Pendant qu'on exécutait son prétendu complice, Ramah gisait garrotté dans une salle vaste, sombre et humide aux coins de laquelle son œil exercé voyait de temps à autre glisser lentement et sans bruit un dangereux reptile.

Il ne se faisait aucune illusion sur le sort qui l'attendait. La mort, une mort horrible, sans doute, avec d'abominables raffinements de cruauté, lui était réservée.

Mais cela ne l'effrayait pas.

Une seule chose le préoccupait, l'attristait, Ramah n'avait jamais eu qu'une enfant, une fille âgée alors de quinze ans et qui passait pour la plus belle princesse de l'Inde entière.

Le père vaincu se tourmentait à la pensée de ce qu'elle deviendrait. Le Guicowar était assez barbare, assez cruel, pour rendre responsable l'héritière des anciens rois, du crime de son père. Qui pouvait prévoir quel lamentable sort attendait Zika ?

Ramah aimait tellement cette enfant, qu'il aurait consenti à s'humilier devant le despote pour solliciter de lui qu'il élognât à jamais la jeune fille de Baroda.

Mais le terrible et sombre souverain le voudrait-il ?

Toute une journée Ramah resta couché seul, sans pouvoir remuer ni bras ni jambes au milieu de la salle où on l'avait plutôt jeté que déposé.

On ne lui porta même pas à manger. Il régnait autour de lui un silence si complet qu'il put supposer un moment où qu'on l'oubliait, ou qu'on le devait laisser mourir de faim en cachot, ou enfin qu'il était survenu quelque événement inattendu par suite duquel le Guicowar n'avait peut-être pas le loisir de s'occuper de son prisonnier.

Ces suppositions, hâtons-nous de le dire, étaient les unes et les autres bien loin de la réalité.

Deux heures environ après la tombée de la nuit, quelques valets du Guicowar entrèrent avec des torches dans la prison de Ramah, lui délièrent les bras et les jambes et lui ordonnèrent, de la part de

leur maître, de revêtir un costume royallement somptueux qu'ils avaient apporté.

Ramah obéit. Quand il fut prêt, deux hommes s'approchèrent de lui et lui attachèrent solidement les mains derrière le dos. Puis on l'emmena.

— Le Guicowar veut, sans doute, par ironie, que je sois vêtu comme les rois mes ancêtres, pour mourir sous ses yeux, se disait-il.

Et cette idée ne lui déplaisait pas. Ce fut donc la tête haute, la démarche assurée que Ramah suivit l'escorte qui probablement le menait au supplice.

On lui fit monter un à un les degrés du fameux escalier qu'il avait gravi le matin pour aller frapper le Guicowar. Chaque soldat, chaque valet portait une torche ou un flambeau et cette ascension processionnelle ne manquait ni de pittoresque ni de grandeur.

Le cortège arriva ainsi à l'appartement du roi. Ramah supposait que le Guicowar avait imaginé de donner une fête de nuit sur les immenses terrasses de son palais et que le dernier atrait de cette fête serait son supplice.

Mais pas du tout.

Il y avait relativement peu de monde chez le souverain.

Après avoir accueilli les félicitations de tous ceux qui le louaient d'avoir échappé au poignard de Ramah, il avait congédié les importuns et s'était entouré de ses favoris ou de ses courtisans les plus intimes.

Il n'y avait donc aucun préparatif apparent de supplice.

On fit entrer le chef des conjurés dans une immense pibocoh se tenant à la Guicowar et sa cour.

Celui-ci, qui était occupé à jouer avec des seigneurs et des bayadères, ne daigna même pas se retourner pour jurer de la confusion du vaincu.

Il continua tranquillement sa partie avec un léger sourire sur les lèvres.

Mais dès qu'elle eut pris fin, il s'occupait du prisonnier qu'on avait conduit devant lui.

— Ayant levé les yeux, le Guicowar dit : — On affirme, Ramah, que tu es un sage, et que tu professes le plus profond mépris pour les plaisirs qui me sont agréables.

Ramah regarda le Guicowar sans desserrer les dents.

— Tu n'aimes pas les femmes, tu méprises les combats d'animaux et tu tiens le jeu en profond mépris.

Cette fois, Ramah répondit.

— C'est vrai, dit-il, et je crois qu'un rajah qui a le souci de sa dignité ainsi que l'amour de son peuple, doit avoir d'autre passe-temps que les tiens.

— Bien parlé, Ramah ! J'accepte ta leçon. Mais je t'ai fait venir pour te mettre en contradiction avec toi-même. Je veux que tu joues une partie avec moi.

— Ne raille pas, Guicowar, dit Ramah. — Tu joueras avec moi, te dis-je. — Non. — Tu joueras, encore une fois. — Quand même tu metrais ma tête pour enjeu, je ne jouerais pas.

— Tu t'es dit, dit le souverain en riant, tu n'es pas dégoûté, ta tête d'un côté n'est-ce pas, et ma couronne de l'autre ? En sorte que si tu gagnais, je perdrais moi ces deux choses qui m'appartiennent, ta vie et le rang suprême.

Ramah fut sur le point de répondre, mais il fut retenu sans doute par quelque réflexion et se tut.

— J'ai mieux que cela à te proposer. Je te joue la tête de ta fille.

IV

A ces mots Ramah bondit avec un éclair de fureur dans les yeux.

Le Guicowar souriait toujours.

— Ma fille, s'écria le prisonnier, la tête de ma fille ! Mais qu'a-t-elle fait ? De quoi est-elle coupable ?

— Elle est ta fille et tu as commis le crime de haute trahison. N'est-ce pas assez ?

J'accepte la responsabilité de mes actes et je ne recule pas devant la mort, reprit Ramah, mais un enfant qui ne savait rien, une enfant qui est à peine une femme, doit-elle, sans injustice, encourir la même responsabilité.

Le Guicowar toujours railleur reprit la parole.

— J'ai consulté les Brahmines sur ce point délicat et je dois te dire qu'ils ne sont pas d'accord. Les uns pensent que ta fille est coupable par le seul fait qu'elle est ta fille, les autres sont d'avis qu'elle est totalement innocente.

— Eh bien ?

— Comme il y a du pour et du contre, je te propose de trancher la question en jouant.

— Mais !... fit Ramah épouvanté.

— Mais, interrompit le Guicowar avec une certaine violence, ne vois-tu pas que je suis bien généreux ? Je pourrais te prendre et te jeter à mes tigres, après quoi je ferais de ta fille ce qu'il me plairait. Au contraire, je te propose de jouer la tête de ta fille que je consens encore à regarder comme t'appartenant, contre ta propre tête qui est bien à moi depuis ce matin, et tu t'indignes et tu hésites !

Vraiment, je n'en crois pas mes oreilles. Ramah se sentait pris dans l'engrenage d'une féroce invention du Guicowar.

Ce dernier voulait évidemment jouir de ses angoisses paternelles et des tortures sous l'étreinte desquelles il palirait. Mais enfin, laisser tuer sa fille... et encore ne trouverait-on pas pour elle un supplice plus cruel que la mort... ou consentir à l'effroyable partie qu'on lui proposait... — Zika est ici, reprit le Guicowar. Elle est ma prisonnière. Tu ne la reverras pas si tu refuses ma proposition. Mais si au contraire tu l'acceptes, elle te sera rendue le jour ou tu auras gagné.

— Non. — C'est un jeu chinois très simple. Tu vois cette boule d'osier en forme de calabasse.

— Oui. — Tu aperçois, je pense, le trou qui se trouve au milieu de la sphère.

— Oui. — Par ce trou on introduit dans cette sorte de panier deux billes, l'une jaune d'or, l'autre verte.

— Bien, dit Ramah qui écoutait avec attention.

— Celui qui joue, reprit le roi, prend la sphère d'osier, l'agite et la penche. Les deux billes sortent l'une après l'autre.

— Ensuite ?

— Eh ! bien, le jeu consiste simplement à deviner quelle est la boule qui sort la première.

Ramah baissa tristement la tête. Il était clair que le Guicowar avait résolu de se divertir au spectacle de ses hésitations et de ses tortures.

Comment pouvait-il espérer de devenir quelle serait la première bille.

— Tu la vois, reprit le monarque avec son sourire infernal, rien n'est plus facile. Les chances sont absolument égales. J'ai à la vérité une plus grande expérience du Ly-Kor que toi-même, mais vois si je possède loin la loyauté, ce n'est pas moi, c'est toi qui diras : jaune ou vert, seule que tu croiras que l'une ou l'autre boule sortira la première.

— Soit, fit Ramah sur un ton résolu, finissons-en, agite ta sphère d'osier, la première boule qui sortira sera jaune.

— Oh ! oh ! mon ami Ramah, reprit le Guicowar d'une voix railleuse. Je n'ai pas fini de t'expliquer ton affaire.

— Ah ! fit Ramah qui s'attendait à tout.

— Il ne me suffit pas que tu devines une seule fois la jaune ou la verte, je veux que tu comprenes les finesses et l'intérêt même du jeu. C'est pourquoi on t'introduira ici tous les soirs pendant huit jours consécutifs. Je jouerai le Ly-Kor pendant une heure chaque soir avec mes amis et je ne te demande qu'une chose, deviner chaque soir une seule fois et au moment même que tu choisiras quelle bille sortira la première. Ainsi on agite le panier soixante fois par heure environ. Tu auras chaque soir à te prononcer sur l'un des soixante coups.

— Et si je me trompe dès le premier jour.

— Ta fille mourra sous tes yeux. Pour qu'elle vive et toi aussi, j'exige que tu devines chaque soir.

Ramah s'inclina. Il n'espérait rien. Mais enfin un hasard heureux pouvait l'inspirer et d'ailleurs il n'avait pas le choix. Le Guicowar était un homme froidement féroce qui ne reviendrait pas sur ce qu'il avait décidé.

— Nous commençons ce soir, reprit le souverain et il s'empara de la sphère d'osier.

Ne te presse pas, étudie le jeu qui souvent prend des formes diverses et ne te prononce que lorsque tu le croiras sûr de ton affaire.

On riait autour du Guicowar.

Ramah persuadé que jamais il ne parviendrait à deviner huit fois de suite, et pressé d'ailleurs d'en finir avec cette comédie odieuse, n'attendit même pas le second coup. Il n'espérait plus sauver sa fille.

— Vert ! s'écria-t-il au moment où le Guicowar, après avoir agité le panier d'osier, le renversa pour faire tomber les billes sur la table.

— Tu as gagné, Ramah ! dit très gaiement le roi, tu as gagné. On va te reconduire dans ta prison. Ah ! qu'on n'oublie pas de lui donner à manger. A demain, Ramah ! Nous verrons si tu seras aussi heureux.

Le prisonnier se retourna silencieusement et suivit les soldats qui devaient le reconduire au cachot. On ne le fit descendre que la moitié de l'escalier qu'il avait gravi quelques instants auparavant, on ouvrit une porte et on le jeta dans un réduit obscur où il y avait une cruche d'eau et quelques poignées de riz cuit.

Le lendemain à la même heure on le vint chercher. Il monta de nouveau dans les appartements royaux. Le Guicowar lui adressa quelques paroles méchantes et commença la partie de Ly-Kor.

Ramah comme la veille parla dès le premier coup. Il avait hâte d'en finir avec cette sinistre invention de son ennemi.

— J'attends, dit-il cette fois.

PRIX DU SUPPLÉMENT AVEC LE NUMÉRO
20 cent. à Paris. — 25 cent. dans les Départements.

On peut s'abonner spécialement au FIGARO du
Dimanche, accompagné du Numéro ordinaire du
FIGARO, au prix unique, pour Paris et les Départements,
de :

Un An : 12 fr. — Six Mois : 6 fr.

Le Supplément paraît le Samedi matin à Paris
et se trouve le Dimanche dans tous les Départements
26, rue Drouot, 26

LE FIGARO

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE DU DIMANCHE

PRIX DU SUPPLÉMENT AVEC LE NUMÉRO
20 cent. à Paris. — 25 cent. dans les Départements.

Nous accueillons avec empressement toutes les
communications qui pourraient nous être utiles
pour la composition du FIGARO LITTÉRAIRE.

Pour tout ce qui concerne ce Supplément, écrire
au Secrétaire de la Rédaction

A. FÉVRIER

26, rue Drouot, 26

SOMMAIRE DU SUPPLÉMENT

LE LENDemain DE L'AMOUR
L'INCENDIE DE QUÉBEC
VIVE LE PAPE
LES MÉMOIRES DE M. CLAUDE : LE CONVOI DE
BÉRANGER.
LE POSSOYER DE PATAY : E. Duchénon.
L'ENFER DE GUICOWAR : Camille Debans.
COURRIER HEBDOMADAIRE DE LA BANQUE PARISIENNE.

LE LENDemain DE L'AMOUR

NOUVELLE

... Son père était préfet. Un jour, il mourut. « Sa position est moins brillante, mais plus sûre », avait dit un ami intime pour toute oraison funèbre. Les amis ont souvent le mot pour rire.

... Sa mère était fille d'un ancien officier supérieur. Le plus clair de la dot qu'elle avait apportée était une paire d'épaulettes à gros grains, gage d'honneur soigneusement conservé sous globe, comme on conserve aussi sous globe, dans les petits ménages, la couronne de fleurs d'orange, symbole des vertus pudiques. Un peu avant ou un peu après son père, sa mère était morte. Lequel des deux était parti le premier? Qu'importe, d'ailleurs? Le coup de vent qui passe fait tomber les feuilles mortes. On les jette toutes dans le grand trou à fumier sans s'occuper de celle qui s'est envolée d'abord.

Elle s'appelait Eliane. Un nom prédestiné. Son portrait même dans les six lettres dont il se compose; c'est-à-dire l'idée d'un enlacement de tendresse qui attend l'époux et l'entourera de rameaux inextricables, comme un chêne puissant, dans un constant mélange de sève; l'image d'un corps souple et flexible, le limon, un peu rougeâtre, d'une chevelure qui dorera le dernier rayon du soleil au moment où il va décrocher de l'horizon.

Et tout ce charme indicible de l'enfant de vingt-deux ans, tout cet honneur accumulé de plusieurs générations et de plusieurs races, quel métier faisait-elle? Un métier pénible, en vérité, mais courageusement exercé. Eliane était professeur de piano! Aie! ô poésie à cinq francs le cachet! O Juliette d'omnibus qui court Paris l'hiver, les pieds humides et les mains gantées de noir, Eliane! Eliane! Shakespearé l'aurait voulu fille de doge ou princesse à Vénise. Zola l'aurait fait gouargandine. Rien de tout cela n'eût été vrai, ma pauvre Eliane! Laisse donc les poètes et les naturalistes, et enseigne la gamme en mi-bémol majeur à des héritières de la rue du Sentier; c'est la vraie vie sévère et honnête. C'est la tienne. Je te respecte, et j'ai presque envie de t'aimer.

Un autre m'a devancé pour cela. Et tu as écouté cet autre, Eliane. J'ai idée que tu aurais mieux fait de m'attendre...

Il y a de cela cinq ou six mois, M. Gaston d'Echamant avait rencontré Eliane, entre deux leçons. C'était le fils d'un ancien administré du préfet, avant qu'il n'eût subi la grande épreuve finale. Il s'était arrêté tout court et avait abordé la jeune fille, chapeau bas. Il lui rappela qu'il avait dans avec elle à la préfecture quand elle n'était encore qu'une promesse de beauté, à dix-sept ans. Il avait appris les deux deuil qui s'étaient abattus sur elle coup sur coup, et lui en fit convenablement ses compliments de condoléance. Que faisait-elle maintenant? Il croyait se rappeler que le préfet n'avait d'autre fortune que ses appointements. De quoi Eliane vivait-elle? Qu vivait-elle?

Toutes ces questions étaient faites avec un accent de sympathie auquel Eliane fut prise. Elle raconta sa solitude simplement; elle avoua le pain quotidien assuré par le talent d'amateur devenu peu à peu un talent d'artiste, grâce aux rudes leçons d'un fameux professeur; le besoin. Elle demeurait seule, dans une maison respectable, aux environs du Château-d'Eau. Heureuse, non, elle ne l'était pas, sans parents proches ou éloignés, sans amis, anciens ou nouveaux. Mais satisfaite d'elle-même, fière de son indépendance conquise, consciente de son honneur intact, oui, elle était tout cela. Si bien qu'en causant avec Gaston d'Echamant, elle lui était apparue avec une sorte de dignité droite et de fierté haute qui la rendaient plus belle encore qu'il n'avait cru en l'arrêtant sur le boulevard.

Eliane lui permettait-elle d'aller la voir et de renouer les relations rompues. Après un moment d'hésitation elle y consentit. Le dimanche, elle avait deux ou trois heures à elle, dans l'après-midi. Si Gaston voulait venir dimanche prochain? Il dissimula mal une grimace. C'était l'heure où il avait convenu d'aller aux courses... Bah! une fois n'est pas coutume. Il sacrifierait Auteuil, dimanche prochain.

Non seulement il sacrifia Auteuil ce jour-là, mais aussi les dimanches suivants, le bois de Boulogne. M. de Lagrange fut obligé de gagner sans qu'il appuyât la grande course de son argent. Ce fut une révolution dans sa vie.

Quand l'estomac est vide, tout pain lui semble bon. Le cœur d'Eliane n'avait jamais mangé et sans doute mourait de faim. L'affection de Gaston lui parut un régal ineffable. Il faut dire que Gaston se montrait sous les couleurs les plus séduisantes. Ce n'était pas parce qu'il était seul qu'il devint préféré. Au milieu de cent autres, elle l'eût distingué. Le contact de cette jeunesse si forte et si courageuse lui avait rendu ses printanières fraîcheurs d'amour.

Il se retrouva très vite tel qu'il s'était connu à vingt ans, encore un peu écolier, presque un peu poète, déjà un peu timide. Donc, Gaston sentit renaitre en lui, auprès d'Eliane, les timidités et les loyautés du tout jeune homme. C'était un sentiment nouveau et délicieux pour un vieux raffiné de trente ans. Il s'y abandonna sans opposer de résistance et même sans jouer de comédie. Il apprit naturellement

des délicatesses exquises et c'est par là qu'il acheva de séduire Eliane. La brave créature avait laissé tomber dans la boue bien des propositions de dépravés, jeunes et vieux. En garde contre les millions qui s'étaient figurés pouvoir l'acheter, en sonnant haut, elle ne s'inquiéta pas de la fortune de Gaston qui se faisait et ne faisait d'autre folie que de lui acheter des bouquets de deux sous.

Cependant, Gaston ne parlait pas mariage. S'il ne le faisait pas, Eliane pensait qu'il avait pour cela des raisons puissantes. Si son amoureux avait été pauvre, elle eût franchement abordé la question. Mais son amoureux était riche et elle garda le silence. Elle fut morte plutôt que de lui laisser soupçonner qu'elle l'aimait pour son argent!

Seulement, si Gaston ne parlait pas mariage, il parlait amour et il en parlait avec tant d'éloquence qu'Eliane se laissait vaincre. L'asségerait avait de terribles intelligences dans le cœur même de la place assiéagée. Elle devait succomber fatalement. Cependant, quand elle se rendit ce ne fut pas à la suite d'une trahison ou d'une surprise. Elle se livra volontairement, royalement. Du moment où elle avait donné son âme, qu'était pour elle le don de son corps? Aussi, le jour où Gaston lui demanda sérieusement : « Ne serez-vous jamais à moi, Eliane? » Elle mit sa main loyale dans la main qui lui était tendue et répondit : « Il y a longtemps que je vous appartiens, Gaston. Disposez de votre bien comme il vous plaira. »

... Aimer! se sentir aimée... faire l'abandon de sa chasteté... boire, pendant une nuit tout entière, à la coupe des délices profondes... perdre le sentiment de soi dans de communes extases!

En commençant ce rêve au crépuscule, avait-elle songé, Eliane, qu'il devrait s'enfuir avec l'aurore? Ne parlons plus de Zola. Shakespearé, lui-même, n'a-t-il pas été forcé d'emprunter le chant de l'âlolette pour arracher Juliette aux bras de Roméo? Est-ce que tout n'a pas une fin? Romeo et surtout, les extases et les délices!

Peut-être valait-il mieux qu'Eliane fût obligée de s'enfuir. En restant, elle aurait trop souffert de trouver dans Gaston un homme, — comme le sont presque tous les hommes, hélas! même les meilleurs — communs dans les premiers rassemblements de la victoire, vulgaires dans la gâté du triomphe reposé, grossiers dans les revanches d'amour. Quoi qu'il en soit, il fallait qu'elle partît. Elle devait se trouver à l'autre bout de Paris, pour une leçon, à huit heures. Et maintenant plus que jamais, elle éprouvait le besoin du travail. C'était en lui seul, en son travail chaste et respecté, qu'elle trouverait l'absolution de sa faute.

Au moment où, silencieuse, elle se levait, Gaston se réveilla. Il bailla d'abord, puis s'apercevant qu'Eliane n'était plus auprès de lui, il l'appela.

— Où es-tu donc? Qu'est-ce que tu fais?

— Je dors, répondit Eliane, déjà froissée de ce tutoiement. Vous savez bien qu'il faut que je me trouve auprès de Luxembourg à huit heures.

— Diab! murmura Gaston, c'est embêtant, ça... allons, voyons laisse là ta leçon.

— C'est impossible.

— Pourquoi?

— Parce que n'ayant pas prévenu qu'il me serait impossible de sortir ce matin on m'attend. Et je ne peux pas compromettre les leçons qui me font vivre.

— Ah ça! dit Gaston, en se soulevant et en s'appuyant sur son coude, est-ce que tu te figures que tu vas continuer à donner des leçons?

— Certainement, reprit Eliane étonnée de cette question.

— Jamais de la vie! oh bien! elle est bonne celle-là!... je ne serais pas fâché de savoir ce qu'on dirait en apprenant ça... Gaston d'Echamant à une maîtresse qui va-t-en ville, comme les hommes des ponts qui ont la spécialité de tondre les chiens... Oh non! elle est forte par exemple!

Eliane s'était interrompue dans l'achèvement de sa toilette. Elle ouvrit brusquement les rideaux qu'elle n'avait fait qu'entrebaïller et vint se placer auprès de Gaston. Elle lui adressa la parole d'une voix profondément émue, mais où il y avait cependant l'accent d'une volonté puissante.

— Gaston, dit-elle, je crois qu'il y a une méprise entre nous. Vos paroles du moins me le font craindre. Entendez-vous dire vraiment que vous désirez que j'interrompe mes leçons.

— Parbleu! c'est bêtise!

— Vous oubliez dans ce moment-ci que ces leçons sont mon seul gagne-pain. Je n'ai pas d'autres ressources.

— Eh bien! Et Tonton, donc! Qu'est-ce que tu en fais de ton Tonton cher, adoré, quoi! tu ne comprends pas? Tonton... Gaston si tu aimes mieux!...

— Non, je ne comprends pas, murmura Eliane en reculant un peu.

— Répondez-moi, un mot encore, Gaston, sans humeur et sans moquerie... je vous en prie... si je refuse vos... généreuses propositions... si je persiste à vouloir conserver mes leçons, pour conserver l'indépendance qui est toute ma dignité... Que ferez-vous?

— Mais, sacrelotte... et Gaston entra dans une sorte de colère comique... c'est idiot... Tu veux savoir ce que je fais?... Eh bien, j'y renoncerais plutôt... mais réfléchis un moment... je ne peux... pourtant pas avoir une maîtresse pour le dimanche seulement de deux à quatre... comme un commis de magasin... j'ai été habitué à ce que les femmes restent avec moi... ce n'est pas à mon âge que je changerai!... Tu sortiras avec moi quand je voudrai... nous irons au Bois, au théâtre, n'importe où enfin! ou bien... dame, ne t'en prends qu'à toi... ou bien, bonsoir!

— Pardon, dit Eliane de plus en plus froide; excusez la question que je vais vous faire. Je sais d'avance votre réponse... mais c'est pour ne rien avoir à me reprocher... Vous ne comptez pas m'épouser, jamais?

M. Gaston d'Echamant, brave garçon au fond, eut la générosité de ne pas éclater de rire. Il garda seulement le silence.

— C'est tout ce que je voulais savoir, fit Eliane, montrant qu'elle avait compris. Eh bien, maintenant, adieu.

Elle prit son chapeau et, sans se regarder dans la glace en noua les brides.

— Quand reviens-tu? ce soir, hein? nous causerons de tout cela à tête reposée.

— Ce soir, oui.

— A minuit, soit.

— Si j'arrive en retard tu ne t'impatieras pas. C'est que j'aurais attrapé la colicette au cercle et que je serais en train de me réfaire. A revoir, ma petite chatte en sucre...

— Adieu, Gaston...

Eliane partit. L'air pur la frappa au visage comme un soufflet. Les maisons semblaient tourner. Les murailles se jetaient sur elle. Elle était absolument ivre... ivre de désespoir et de honte...

De la haine pour Gaston, elle n'en éprouvait pas. En somme qu'avait-elle à lui reprocher? Elle aurait dû faire ses conditions avant de se livrer comme une fille. Non. Elle n'avait ni haine ni mépris pour lui. Mais, en revanche, tout amour était mort, comme frappé d'un coup de masse. Puisque cet homme exigeait qu'elle se ravale pour être digne de lui, c'est qu'il était lui-même tout basse. Elle ne le haïssait pas. Elle ne le méprisait pas. Elle le dédaignait... Et son juste orgueil ne pensait plus à lui.

... Mais, elle. Elle! La fille d'un père si probe, d'une mère si sainte! Elle, dont l'honneur n'avait encore reçu aucune éclaboussure... C'était elle-même vraiment qu'elle haïssait et méprisait! Au milieu du grand air, les moites odeurs des embrassements de la nuit lui montaient au cerveau et lui produisaient une impression analogue à celle de la tache de sang sur la main de Macbeth. Il lui semblait que, se lavait-elle dans toutes les eaux du repentir et de la pénitence, cette odieuse senteur ne s'effacerait jamais et que ses vapeurs ne cesseraient de l'entourer et de dénoncer sa honte à tous les passants.

Que devenir maintenant? Retourner le soir chez Gaston? Commencer un métier de fille? Il n'était pas question de cela. N'en parlons pas.

Reprenre la vie d'autrefois? retrouver ses élèves? s'abandonner au train-train d'un remords qui trait chaque jour s'amoindrissant, et qui s'accommoderait un jour de quelque amant nouveau... pouah!

Tout un flot de dégoûts lui montait à la gorge et l'étouffait. De quelque côté qu'elle retournât son avenir, il lui apparaissait ignominieux, méprisable, immonde comme le souvenir lui-même de sa déchéance.

Il y avait bien une solution: S'adresser à Dieu et chercher l'oubli dans la mort d'un couvent... Si Eliane avait été catholique, elle l'eût fait. Elle y songea. Courageusement elle eût été frapper à la porte de quelque maison de repentir. Mais elle appartenait à la religion réformée et il n'y a pas de couvents pour les protestantes.

... C'est pourquoi, le même soir, à l'heure où Gaston rentrait du cercle, attendant Eliane, Eliane s'endormait chez elle ayant vidé tout un flacon de laudanum.

Puisse le Dieu des protestants avoir pitié d'elle, mesurer la peine due au suicide à l'excès de son désespoir, et lui donner après une si terrible nuit d'amour, une douce nuit d'éternel repos!

L'INCENDIE DE QUÉBEC

L'article suivant est extrait d'un des derniers numéros du Daily Telegraph; nous avons cru y reconnaître la plume élégante d'un publiciste anglais des plus distingués, M. Auguste Sala. Les renseignements et les détails qu'il donne sur Québec, sont très exacts: on verra à quel point est terrible la catastrophe qui vient de frapper cette ville restée française par le cœur.

sement du Nord, promena rapidement l'incendie et la destruction de rue en rue. Tout d'abord, on perdit près de vingt minutes en jetant une quantité d'eau absolument insuffisante sur le feu, et la brigade de pompiers, présente à ce moment sur le lieu du sinistre, ne put combattre efficacement le fléau... Ce qui est certain, c'est que toute la population semblait entièrement paralysée par la peur. La foule se précipitait de rue en rue, emportant ses meubles, ses effets et courait au devant d'un danger plus grand encore. Heureusement, un détachement de Royal-Artillerie, caserné dans la citadelle, arriva promptement et se mit aussitôt à organiser un service d'ordre fort remarquable. La discipline et le dévouement des soldats de la Reine, la présence d'esprit et l'activité de leurs officiers firent des miracles pour aider les victimes de cette catastrophe à sauver au moins les épaves de ce qui leur appartenait, et aussi pour empêcher le pillage qui avait déjà commencé sur une grande échelle, malgré le caractère particulièrement horrible de cet incendie.

La police, elle aussi, fit ce qu'elle put, avec l'aide des magistrats municipaux, des membres de la Législature et des simples citoyens. A six heures, jeudi matin, quand on fut enfin maître du feu, après des efforts et des difficultés inouïs, on constata que deux églises avaient été détruites; l'une d'elles, l'église catholique romaine de Saint-Jean, était loin d'être atteinte, quoiqu'on y eût déjà dépensé vingt mille livres (500,000 francs). Rien n'a pu être sauvé, à l'exception des vases sacrés et de quelques-uns des ornements qui décoraient le sanctuaire. Beaucoup de chevaux ont péri dans les flammes, mais quoiqu'on ait dit que plusieurs personnes avaient disparu, on espère que le nombre des morts est relativement restreint, autrement ce désastreux événement, venant après un terrible naufrage tout récent, remplirait à pleins bords la coupe de malheurs du Canada. A la suite de l'incendie de mercredi, quinze cents familles sont sans abri. Un banquet et un bal qui devaient être offerts au marquis de Lorne ont été remis, bien entendu, à une date postérieure, et au lieu d'un festin et d'une fête, une réunion publique va avoir lieu pour aviser au moyen de secourir les malheureux.

Un sujet d'étonnement pour tous les Anglais qui ont voyagé dans le Canada, c'est que la ville la plus ancienne du pays après Montréal, la ville la plus importante de l'Amérique anglaise du Nord, n'ait pas déjà été balayée par les flammes; «branche et racine», comme disent les Américains: Montréal est, de son côté, suffisamment exposé à brûler, mais les maisons du Gibraltar du Canada sont aussi légères que ses fortifications sont solides. Les casernes de la citadelle peuvent être à l'épreuve de la bombe, mais les demeures des habitants sont loin d'être à l'épreuve du feu. La ville fut construite par Champlain, il y a fort longtemps, en 1608. En 1632, elle fut prise par les Anglais et rendue à la France par le traité de 1632. En septembre 1759 elle fut bombardée et prise d'assaut par l'héroïque général Wolfe, et quoique Québec ait été repris par les Français au printemps suivant, la Nouvelle-France tout entière fut cédée à la Grande-Bretagne, lors de la signature du traité de Versailles.

Cette jolie ville, dont la population était en 1871 de soixante mille habitants, est divisée, par une descente tortueuse nommée la côte de la Montagne, en deux parties qui s'appellent la Ville-Haute et la Ville-Basse. La Ville-Haute comprend une moitié de la cité entourée de murailles, et deux faubourgs, Saint-Louis et Saint-Jean, placés entre les murailles et la plaine d'Abraham. La Ville-Basse est construite autour du promontoire appelé le cap Diamant et comprend le quartier commerçant et maritime de Québec. Une grande partie de la ville est entourée de murailles, la Ville-Haute, pour l'apeler par son nom, est couverte par les édifices et les propriétés appartenant aux corporations religieuses. Québec a longtemps possédé une triste célébrité, grâce à ses incendies ruineux et en plusieurs circonstances vraiment désastreux. En 1845, au mois de septembre, les entrepôts publics et particuliers et plusieurs chantiers de la ville furent détruits. La perte en argent fut évaluée à plus de 200,000 livres (6,500,000). En mai 1845, un terrible incendie éclata de nouveau: 650 maisons, habitées par près de 12,000 personnes, furent brûlées à ras.

Il y eut au mois de juin de la même année un autre grand incendie qui réduisit en cendres mille trois cent cinquante maisons. En janvier 1846 le théâtre fut incendié et cinquante personnes y périrent. En octobre 1860 un autre sinistre eut lieu dans le quartier français, détruisant dix-sept églises; il laissa près de quatre-vingt mille personnes sans asile. Ce qui expose tout particulièrement Québec aux ravages du feu, c'est d'abord la négligence des habitants français, ensuite la mauvaise habitude de couvrir les maisons en zinc poli sur lequel pendant les chaleurs torrides de l'été se concentrent les rayons du soleil. Il est vrai que les vieilles maisons d'ancien Québec avec leurs élégantes mansardes, les édifices publics, les églises, les banques, les bureaux des compagnies d'assurances, les magasins, sont construits en pierre ou en briques, mais, dans les quartiers pauvres, dans les faubourgs les plus peuplés, la quantité de constructions en bois est énorme, et constitue un véritable danger. Une foule d'habitations ne sont que de simples hangars recouverts de planches; les fondations seules sont en briques. Tandis qu'en Angleterre les bâtiments que nous élevons dans nos cours ou dans nos jardins sont en pierre, à Québec, à Montréal et dans tout le Haut-Canada ces constructions sont en planches.

La ou nous élevons des murs en briques ou des grilles en fer, les constructeurs de Québec se servent de traverses et de poteaux de bois. Aux abords de la ville, le pavé lui-même est de bois, les trottoirs sont en planches, et le long des routes, les voitures passent au milieu de

bornes en bois qui s'élevaient jusqu'à l'essieu.

Le bois de construction a été appelé le «L. S. D.» (la monnaie) du Canada — les initiales de logs (bûches), staves (douxes) et deals (sapins) ayant été prises comme équivalent de notre formule pounds, shillings et pence; et assurément Québec a un commerce maritime très étendu; c'est un des plus grands chantiers de bois de l'Amérique du Nord. Mais si le commerce de bois est une source de grands profits, il lui occasionne le plus souvent de grandes pertes. L'accumulation de grandes quantités de bois, provoque périodiquement des incendies, et bien que les édifices publics, qui sont plus ou moins à l'épreuve du feu, échappent généralement à une entière destruction, il est bien rare qu'un incendie de quelque importance éclate à Québec sans qu'une ou plusieurs églises ne soient réduites en cendres.

Il y a une raison bien simple pour cela. Les Canadiens français sont aussi fervents catholiques que les Irlandais qui immigrent dans le Canada; or, plus le quartier de la ville est pauvre, plus nombreux sont les édifices religieux. Les Canadiens ne seront jamais en peine de savoir où aller faire leurs dévotions, car indépendamment de la basilique dans laquelle peuvent prendre place plus de 4,000 fidèles, la vieille ville pullule d'églises, de séminaires, de monastères, de couvents. Le clergé catholique est aimé; il est riche et puissant, et il ferait sans aucun doute son possible pour secourir ses paroissiens en détresse. Mais en présence de ce désastre, ce à quoi, protestants et catholiques anglais et canadiens doivent penser, c'est que dans la seconde ville de la Louisiane, cinquante familles n'ont plus d'asile et sont dans le plus complet dénûment. La municipalité de Québec et le Parlement contribueraient généralement à soulager ces malheureux; nous avons la conviction que la population des Etats-Unis si essentiellement charitable, se souvenant de l'empressement avec lequel le monde civilisé est venu au secours des victimes de Chicago, ne se fera pas prier pour tendre une main sympathique et prêter assistance à ses voisins dans le malheur? Les habitants de Québec, néanmoins, ont le droit de tourner ailleurs leurs regards suppliants, et de chercher du secours par delà les frontières du grand continent américain. Ils doivent se souvenir de leur ancienne patrie, et dans deux grandes et charitables contrées de l'Europe, ils trouveront un secours actif et immédiat. Quant à nous, nous n'avons qu'à nous rappeler que dans son vaste empire, la Reine n'a pas de sujets plus fidèles que les habitants du Canada, et les cordons de la bourse publique se délieraient aussitôt.

C'est notre devoir de venir en aide à ce pauvre peuple. Nous le savons. Pourquoi ne ferait-ils pas aussi un appel à la contrée d'où sont partis, il y a des siècles, leurs aïeux? Pourquoi ne demanderaient-ils pas à la France son obole? Les Français se rappelleront que ce fut dans les plaines d'Abraham, que le marquis de Montcalm et notre James Wolfe, trouvèrent ensemble la mort et héritèrent d'une gloire commune; ils se rappelleront enfin, que la moitié du peuple de Québec appartient au sang français, et parle la belle langue de France?

Le Pape? Le Pape? nous répétions-nous les uns aux autres; qu'est-ce que cela veut dire? — Et, avisant un des garçons qui venait de grimper sur une des tables pour mieux voir, nous lui fîmes comprendre notre curiosité.

Le garçon prit deux clefs dans sa poche, se fit sur la tête avec les deux mains une espèce de tiare, s'assit gravement sur une chaise et dit avec une sorte de respect: «Le Pontife!»

Ah! nous dit en espagnol C... qui était le plus perspicace de nous tous, c'est pour cela qu'il fut plus tard député le Pontife, le Pape!

— Oui, monsieur, reprit un français le garçon, le Pape, Pie VIII!

Pie VII, le Pape! nous écriâmes-nous sans pouvoir comprendre ce que nous entendions. Que diable le Pape fait-il en France? Pourquoi n'est-il pas à Rome? Est-ce que les Papes voyagent? Le Pape à Montélimart!

Ne vous étonnez pas de notre incrédulité. A cette époque, on ne publiait pas autant de journaux qu'aujourd'hui; je crois que, dans toute l'Espagne il n'y en avait qu'un, grand comme une feuille de papier à lettres. L'instruction était beaucoup moins répandue, et la grande majorité des Espagnols lisait à peine et pensait moins encore. Pour nous, le Pape était un être surnaturel, et non un individu en chair et en os comme les autres. Nous entendions encore résonner à nos oreilles ces mystérieuses paroles, avec lesquelles notre mère et notre maître d'école avaient bercé notre enfance: «Le Pape est le vicaire de Jésus-Christ, et son représentant sur la terre. Son autorité est infaillible, et ce qu'il détache ou unit ici-bas restera détaché ou uni dans le ciel.» Enfin, pour la plupart des Espagnols, catholiques profondément convaincus et attachés à nos vieilles croyances, le Pape n'était pas ce qu'il est aujourd'hui pour bien des gens: le Pape était le Saint-Père, le chef de l'Eglise, la personnification auguste et sacrée de la religion catholique.

Je crois m'être expliqué? Je crois que vous aurez compris tout le respect, toute la vénération, toute l'émotion qui s'empara de mes compagnons, en entendant dire que le Souverain-Pontife était dans un village de France, et que nous allions nous trouver devant de lui.

En effet, à peine sortis du café, nous aperçûmes dans un coin de la place à l'endroit où la foule était la plus épaisse, une vieille chaise de poste, couverte de poussière, arrêtée devant une maison de peu d'apparence, et gardée par quatre gendarmes à cheval, dont les sabres nus brillaient au soleil. Plus de cent personnes étaient autour de la voiture, contemplant, la bouche ouverte, ce spectacle inconnu, à quel que pas de gendarmes qui, s'ils leur permettaient de regarder, ne permettraient pas de s'approcher davantage de la porte de la maison devant laquelle Pie VII avait mis pied à terre, pendant qu'on changeait les chevaux.

En voyant nos uniformes, les gendarmes nous montrèrent un peu plus de considération qu'au reste de la foule, et ils nous permirent de nous approcher de la porte, sans pourtant nous en laisser franchir le seuil. Grâce à cette tolérance, nous étions devant la foule contenue à quelques pas de nous par les chevaux des gendarmes, et nous pûmes voir parfaitement le groupe arrêté sous la porte de la maison.

Figurez-vous deux vieillards courbés par l'âge, couverts de sueur et de poussière, brisés de fatigue, épuisés de chaleur, respirant à peine. Ils étaient assis sur deux vieilles chaises de paille, et buvaient un peu d'eau dans un verre que

Montélimart!... La jolie petite ville. Toute gaie et toute riante, avec ses petites maisons blanches au milieu de la verdure et des fleurs. Je me la rappelle comme si j'y étais encore. Je vois encore

le café, là, dans une rue, au coin de la grande place. C'est là que nous entrâmes pour nous rafraîchir, pendant que, trois de nos camarades, allaient à la sous-préfecture chercher nos billets de logement.

Je ne sais si le café est encore à la même place, car voilà quarante-quatre ans que j'y suis entré. Je me rappelle qu'à gauche de la porte, il y avait une grande fenêtre grillée, à petits carreaux verdâtres, devant laquelle était une table où je pris place, avec une quinzaine d'autres nous, entre autres ce pauvre C... qui avait été député de Grenade aux Cortès et qui est mort l'année dernière. Nous étions là depuis une demi-heure, en train de fumer tranquillement, jouissant de la délicieuse fraîcheur qui régnait dans cette propre petite salle, où le silence n'était troublé que par le murmure de notre conversation et le bruit des échecs que remuait de temps en temps sur l'échiquier de bois deux joueurs, paisiblement absorbés au fond de la salle dans leurs judicieuses méditations.

Tout à coup, pendant que nous regardions au dehors, en suivant de l'œil la fumée de nos cigarettes qui s'élevait par un des carreaux ouverts de la fenêtre, nous vîmes soudain cette rue déserte s'emplier d'une foule qui courait toute dans une même direction, en s'agitant, se bousculant, s'interrogeant et poussant des cris et des exclamations d'étonnement.

C'était un tumulte incroyable sur cette place si calme un moment auparavant. De minute en minute, de seconde en seconde, la foule grossissait, et les cris augmentaient; mais comme vous vous rappelez que nous ne comprenions pas le français, nous ne savions pas ce que voulaient dire toutes ces clameurs et tout ce tumulte.

«Le Pape! le Pape!» le Pape! s'écriaient sur tous les tons les enfants et les femmes, en ouvrant de grands yeux et en levant de grands bras; tandis que tous les balcons et toutes les fenêtres se garnissaient de têtes curieuses et effarées. Pas une maison ne restait fermée. Les charrettes et les paysans, arrêtés sur la place, formaient des groupes compacts et pittoresques, tandis que les garçons du café et quelques habitués, en train de jouer au billard dans la fond, se précipitaient dans la rue pour avoir des nouvelles, et restaient la bouche ouverte, comme s'ils avaient entendu dire que le soleil s'était arrêté.

Le Pape? Le Pape? nous répétions-nous les uns aux autres; qu'est-ce que cela veut dire? — Et, avisant un des garçons qui venait de grimper sur une des tables pour mieux voir, nous lui fîmes comprendre notre curiosité.